

Vivian Lamarque

Tesero, 1946. Dans *Teresino*, le premier recueil de vers de Vivian Lamarque (1981), une autobiographie procède d'un événement traumatique survenu à l'âge de neuf mois : une adoption de la poétesse suivie de l'abandon de sa mère naturelle. Toute l'œuvre déclinera désormais un 'roman familial' complexe qui a légué à la poétesse pas moins de trois noms de famille. L'expérience de l' 'échange des mères' est entamée. Le titre de ce même recueil s'il est presque une anagramme du nom de son village natal, remet également en mémoire le trop célèbre Terezin, le camp de concentration nazi réservé aux enfants. Giovanni Raboni a écrit à son propos : « On a de quoi rester bouche bée devant la mystérieuse simplicité, l'élégance impalpable et toutefois presque féroce de ces poèmes ». La dernière citation de l'ouvrage est empruntée au *Petit Poucet* de Charles Perrault : « Ils coururent presque toute la nuit, toujours tremblant et sans savoir où ils allaient. » Par la suite, toutes les étapes de la vie : amours, mariage, maternité sont marquées par cette perte origininaire qui mobilise encore toute l'énergie vitale et un jeu obsessionnel et répétitif. Le pluriel « mamans » répète la présence d'une double réalité chargée. Cette poésie effleure la fable et ses affects contrastés. Un mélange de grâce et de douleur soudaine distingue cette démarche. Lamarque a également écrit des recueils de fables et des livres pour enfants. Parmi ses recueils de poèmes, on citera *L'amore mio è buonissimo* (Milan, 1978), *Il signore d'oro* (Milan, 1997), *Poesie dando del Lei* (Milan, 1989), *Il signore degli spaventati* (Forte dei Marni, 1992), *Una quieta polvere* (Milan, 1996).

Quand je regarde des gens
qui ont des fleurs à la main
je ne regarde pas les gens,
je regarde les fleurs dans leurs mains.
Évanouies, elles sont sur le point de quitter
l'en deçà. Oh ! que quelqu'un accompagne
leur solitaire cheminement
jusqu'à ce lointain-là.

Guardando delle persone
con dei fiori in mano
io non guardo le persone
io guardo i fiori in mano.
Svenuti, stanno per lasciare
l'aldiqua. Oh qualcuno accompagni
il loro solitario andare
fin a quel lontano là.

(Inédit)

Ta place vide

Ta place vide à table
parle, raconte, bavarde, rit fort,
ne reste jamais en place, se lève
revient, mange, laisse toujours une bouchée,
découpe des formes animales dans le fromage,
ta place vide à table
à la droite de Myriam
est face à moi.

Poésie illégitime

Petite étoile, mais pourquoi pleures-tu...?
Horace

Ce soir où j'ai mentalement
fait l'amour avec toi,
je n'ai pas été prudente,
peu après mon esprit s'est gonflé,
sache qu'il y a deux nuits,
dans les affres de l'accouchement
m'est née illégitimement une poésie,
elle portera seulement mon nom
mais elle a ton allure étrangère, elle te ressemble
même si tu ne soupçonnes rien de rien,
sache qu'une fille t'es née.

(*Teresino*)

Le monsieur sans fenêtres

Il ne pouvait savoir quel temps il faisait, c'était un monsieur sans
fenêtres.
Pour le savoir, il devait ouvrir sa porte, sortir et regarder. Ou encore
téléphoner à une dame et la dame lui disait tout.
Quel temps faisait-il ce jour-là ?
Ce jour-là, il faisait un temps de neige, dit cette femme à ce monsieur
sans fenêtres.
Les flocons étaient sur le point de tomber du ciel par milliers, par milliers.

La dame de la neige

Il neigeait tant, une dame aimait beaucoup un monsieur.
La neige se posait sur la ville, le bien de la dame se posait sur
le monsieur.
Il neigeait de jour comme de nuit, de jour comme de nuit la dame
aimait le monsieur.
La ville et le monsieur, à demi ensevelis, subissaient la neige et le bien,
immobiles, ils attendaient le printemps.

(*Il signore d'oro*)

Ses caresses

Si le temps terrestre
me les refuse,
je demanderai cette faveur aux mains
de l'Éternité.

Petites cuillers

À table,
pour ne pas parler toute seule,
toute son enfance,
toute son adolescence,
elle a parlé avec ses couverts
avec dame Fourchette
et son mari le Couteau,
à tous les déjeuners,
à tous les dîners,
puis elle a grandi,
elle n'a plus parlé à l'acier inoxydable,
presque plus elle n'est revenue dans le tiroir
des féroces enfants petites cuillers.

Le copropriétaire

Je marche doucement, plus bas,
au troisième étage, dort un copropriétaire
décédé. Décédé, ce soir il est rentré
de l'hôpital, on a monté les escaliers
pour lui, on lui a ouvert la porte
sans même sonner, il a utilisé
pour la dernière fois le verbe entrer.
Il a dormi avec nous autres copropriétaires,
puisque'il faisait nuit, on l'aurait pris pour l'un d'entre nous,
il a dormi huit heures mais ensuite encore
et encore et encore, bien après la trompette
matinale des soldats, bien après que le soleil est monté
dans le ciel, maintenant que nous nous agitons,
on ne peut plus le prendre pour l'un d'entre nous. C'est un copropriétaire
décédé. Il descendra les escaliers
sans ses pieds. Il était gentil, il se mettait à la fenêtre,
il possédait un canari, il avait ses millièmes
de copropriétaire, regarde, des ailes sont en train de lui
pousser.

(Poesie dando del Lei)

Réponses au questionnaire

Préambule : je ne suis pas faite pour répondre aux questionnaires, il m'arrive souvent de répondre « rome pour tome ». Je ne voudrais pas voler leur travail aux critiques littéraires ; ils ne volent pas le mien ; il n'écrivent pas de poèmes.

1. Tout dépend des points de vue. Parfois lorsque je vois la concierge ensevelie sous des montagnes de courrier, sous des montagnes d'enveloppes contenant des poèmes venant de tout l'Italie, je pense que la poésie italienne contemporaine enregistre peut-être une *évolution* préoccupante, démesurée, comme si on avait donné à une plante une dose d'engrais exagérée. Mais lorsque je suis assise dans mon fauteuil, et que je suis en train de lire de nouveaux vers, et que mon cœur commence tout à coup à battre très fort, et que je dois aussitôt chercher un crayon pour souligner le plus possible, je pense alors que la poésie italienne contemporaine enregistre véritablement une excellente évolution, riche du ferment des voix les plus variées, les plus différentes. Quoi qu'il en soit, comme je l'ai dit dans mon préambule : aux critiques les réflexions, aux poètes les poèmes.

2. La prose est une main droite qui serre une plume comme un drapeau, le poème est une main gauche qui serre une plume comme un drapeau. Quelques écrivains utilisent la main droite, d'autres la main gauche, quelques-uns, les deux. Et les non-écrivains ne serrent pas une plume, ils la prennent parfois en main distraitement, quelques minutes seulement, par hasard. Quant à moi, je n'écris pas seulement des poèmes, j'écris aussi des fables, des récits, des articles, au fil des ans, je suis en train de devenir ambidextre.

3. En Italie, où tout un chacun écrit des poèmes et où peu de gens les lisent, lorsque, après une lecture, quelqu'un lève la main dans le public, pour demander inmanquablement ce qu'est la poésie, je demande « As-tu jamais essayé d'en lire ? » Gesulado Bufalino a écrit : « Semblable à un pigeon voyageur, le poète porte sous son aile un message qu'il ignore. »

4. Naturellement. Dans mes premiers livres, on ne le remarque pas, ce sont des autobiographies en vers, et puis le journal en vers de mon analyse jungienne passionnée, de mon transfert démesuré pour le Docteur B.M. Mais dans « une calme poussière » oui, surtout dans la section « Fin de millénaire ». Et puis dans le long poème intitulé « L'arbre », dans la collection de poche de Mondadori paru en 2002 (« *Virages douloureux, de petites figures humiliées empruntaient les jours / pourtousjours au jamais-plus...* »), etc.

5. J'ai traduit Prévert, Valéry, Baudelaire, La Fontaine. Davantage de prose que de poésie cependant. J'ai également traduit « Histoire du petit Mouck », la fable que Céline écrivit pour la petite fille de Colette. J'ai découvert cependant, comme je l'ai écrit sur le *Corriere della Sera* du 14.3.199, que le « petit Muck » (sans le « o ») a été, bien des années AUPARAVANT, une nouvelle du grand Wilhelm Hauff, mort en 1827 alors qu'il n'avait que vingt-cinq ans (écrivez-le !).

Au-delà des traductions, de toutes façons, la musique de la poésie française est si bien entrée dans mes oreilles, dans mon cœur, dans mon feutre au point de m'envahir. Par chance, dans le champ poétique, les « occupations étrangères », ne font pas beaucoup de morts, mais des vers.

Traduit et présenté par Philippe Di Meo